

Les failles de l'Europe

Sous couvert de roman noir, l'écrivain belge **JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT** se sert des maux de notre époque pour nourrir une belle réflexion sur la modernité et sur le temps.

OUVRIR LE NOUVEAU ROMAN DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT, c'est entrer dans un étonnant dispositif.

L'auteur de *L'Urgence et la Patience* a construit une fiction tissée de correspondances et de trompe-l'œil qui s'imbriquent autour de trois éléments – un narrateur qui travaille à la Commission européenne, de mystérieux lobbyistes qui représentent les intérêts d'une entreprise chinoise et une clé USB renfermant des dossiers compromettants.

Le titre, déjà, peut se prêter à de multiples interprétations. La clé USB rappelle par son minimalisme la grande époque des œuvres à suspense, comme *La Lettre volée* d'Edgar Poe où l'objet cité sur la couverture du livre est de fait empli de mystères. Sauf que le mot "clé" suggère dans son sens figuré la résolution d'une énigme et qu'y est ajouté l'acronyme "USB", transformant l'objet qui résout les problèmes en un instrument de connexion. Et probablement est-ce là une définition possible de la littérature selon Toussaint: ne rien résoudre mais connecter l'écrivain et le lecteur, le réel et le virtuel, la tradition littéraire et l'ultra-modernité.

Car une de ses grandes réussites est de parvenir, dans un texte très ancré dans la réalité contemporaine, à brouiller narrativement la temporalité par des références au roman noir. Les lobbyistes arborent un délicieux aspect désuet, John Stavropoulos avec sa gabardine beige et ses fines moustaches relevées aux extrémités, ou la jolie Yolanda Paul en trench-coat et lunettes noires. On pourrait penser que ces éléments

entrent en collision avec l'actualité des sujets traités. Ils se fondent en elle.

Toussaint ne se contente pas d'un exercice de style. Son livre aborde de façon très documentée nombre de questions soulevées par la mondialisation et les nouvelles technologies, telles que l'apparition et le rôle joué par les cryptomonnaies. Comme dans un roman d'espionnage, il tisse sa fiction sur des dissimulations. Ainsi les "backdoors", qui permettent à un hacker d'entrer dans votre ordinateur. Ou les lobbyistes, anciens fonctionnaires européens "*recyclés dans le privé qui, selon le plaisant vocable dit des portes tournantes, ont sauté le pas et sont passés de la lumière édenique de la Commission (qui défend, nul ne l'ignore, le bien commun) à l'ombre méphistophélique de la défense des intérêts privés*".

Politique sans être démonstratif, l'auteur de *Made in China* dépeint une Europe fermée sur des certitudes qui l'éloignent du monde réel. Aussi, le narrateur, au lieu de rester dans son bureau à Bruxelles, décide d'aller visiter une société informatique en Chine : "*Même les plus avertis de mes collègues continuaient de regarder la Chine avec condescendance, et de nombreux clichés d'avoir cours au sujet d'une Chine qui ne créait rien par elle-même et se contentait de copier alors que, aujourd'hui, dans le domaine de l'innovation technologique, Shenzhen n'avait plus rien à envier à la Silicon Valley.*"

Ces réflexions s'intègrent toutes dans un travail littéraire construit, sur la forme comme sur le fond, autour de questions



Eric Garnault/Les Editions de Minuit

sur le temps. Un temps accéléré par la modernité – la vitesse des échanges sur internet –, où paradoxalement personne n’échappe au temps long – les déchets radioactifs mettront des centaines de milliers d’années à disparaître. D’où une foule de contradictions que la Chine semble incarner, et que Toussaint décrit avec une distance littéraire amusée.

Le narrateur a cru pouvoir nier le temps. Profitant d’un vol vers le Japon, il a ménagé un blanc de quarante-huit heures dans son agenda afin de se rendre discrètement en Chine à l’insu de ses collaborateurs. Pourtant, la mort, temps arrêté par excellence, ramènera à la réalité cet homme qui avait enfin

réussi à s’échapper de sa vie. *“Le moment que je redoutais le plus était arrivé, plus rien ne pouvait le retarder à présent.”* Et c’est là une autre partie du roman, belle réflexion sur la relation d’un fils à son père, un texte soudain immobilisé que l’auteur pose face à la construction littéraire échevelée qu’il avait élaborée.

Sylvie Tanette



La Clé USB (Les Editions de Minuit), 192 p., 17€, en librairie le 5 septembre



—Nelly Kapriélian—

De glace et de feu

George R. R. Martin, l’auteur culte des romans à l’origine de *Game of Thrones*, s’est enfin exprimé sur la fin (d’écrite par les fans) de la série, pour dire qu’il... ne voulait rien en dire. Prudent, l’auteur à barbe et casquette, qui refuse d’habitude les interviews, s’est exceptionnellement confié au *Guardian*, réagissant plutôt bien aux critiques négatives, mais affirmant qu’il ne se laisserait pas influencer par la fin de la série pour inventer la sienne. Intitulée *The Song of Ice and Fire*, sa saga comptera encore deux volumes : le sixième qu’il est en train de terminer et un septième qu’il n’a pas encore commencé. Car ce qu’il y a d’inédit dans ce cas d’adaptation télévisuelle, c’est que la série aura été plus vite que l’écriture romanesque. L’écriture, la lecture, c’est l’éloge de la lenteur. D’ailleurs, si le montage ultra-rapide des épisodes accélère l’histoire, Martin adore, au contraire, truffier ses romans de passages lents, de digressions. Ce n’est pas un hasard : il avoue avoir voulu résister à toute adaptation. Car c’est après des échecs d’écriture pour la télé qu’il a eu l’idée d’un roman rempli *“de châteaux gigantesques, d’une intrigue extrêmement compliquée, de loups-garous et de dragons”* et, donc, inadaptable. Ce qui deviendra, ironiquement, la série la plus populaire de tous les temps.